

Je voyais très rarement ma famille. Quand j'allais leur rendre visite, c'était toujours le soir et je restais une grande partie de la nuit. Nous bavardions. J'étais déjà devenu

une experte en mensonges. Je leur avais raconté que je travaillais dans un home d'enfants près de Paris, évidemment pas comme juive. Que j'habitais dans le home. Que je gagnais bien ma vie et que je pouvais chaque mois leur donner une somme d'argent, ce qui leur rendait bien service. Je repartais en vélo à la levée du couvre-feu. Toujours le coeur très lourd.

Dans notre groupe, un résistant avait entre 1600 à 2500 francs par mois. Je recevais bien plus pour pouvoir aider les miens.

1944. Nous avons été obligés de quitter la pension. Cela devenait trop petit et surtout trop dangereux. Nous avons loué un appartement rue de Grenelle. Un petit trois pièces

au premier étage donnant sur cour assez sombre. Nous devions loger cinq camarades.

Mais les camarades brûlés dans les autres régions montaient à Paris. Petit à petit, nous étions certainement une vingtaine, si pas plus. Nous couchions par terre, ou cinq à six en largeur sur les lits. Tous ces jeunes étaient très actifs, tous avaient des missions. Nous étions tous l'A.J. "l'armée juive". La situation était de plus en plus difficile.

Notre service de renseignement a découvert un hangar de vivres qui devaient partir pour l'Allemagne. Nos gens ont attaqué et ont apporté rue de Grenelle beaucoup de boîtes de sardines, des cigarettes et des pâtes. Depuis ce jour-là jusqu'à la libération

il y avait toujours sur le feu une marmite avec des pâtes. Inutile de vous décrire le goût de cette bouillie; mais nous avons tous faim et nous mangions "avec plaisir". Je m'étais promis qu'après-guerre, jamais plus je ne mangerais de pâtes.

Le 21 ou 22 avril 1944. C'était l'anniversaire d'Hitler et il a voulu montrer que son armée était encore forte, malgré les durs combats et pertes en Russie et en Afrique.

Il a fait défiler les troupes dans Paris. Pour la nuit, ils ont logé dans la caserne coloniale à la Porte de Clignancourt.

J'étais revenue d'une longue tournée fatigante ; j'ai reçu une journée et une nuit de repos. J'ai rejoint Jean qui m'attendait dans un café. Nous avons passé l'après-midi ensemble sans penser à tous nos problèmes. Avant le couvre-feu, nous sommes allés

chez ses parents qui étaient, eux cachés à Suresnes, près de Paris. J'aimais beaucoup aller chez eux... C'étaient les seuls qui étaient au courant de mes activités. Chez eux,

J'étais bien, je pouvais parler sans mentir. Durant la nuit, nous avons été réveillés

par un terrible bombardement, le plus important qu'il y a eu dans la région parisienne

Et c'était dans la région où étaient mes parents.. Les anglais ont bombardé pendant plusieurs heures. Il fallait attendre plusieurs heures pour pouvoir sortir. Les métros

ouvraient seulement vers les 6 heures.. Et il y avait déjà des tableaux qui indiquaient les stations fermées. Moi, je pouvais arriver jusqu'à Barbès-Rochechouart et de là,

J'avais encore quatre stations à faire à pied. Evidemment, à partir de Barbès toute

circulation était interdite. Jean, qui m'accompagnait a dû repartir. Moi, avec mon brassard de la Croix-Rouge, j'avais le droit de passer. Ce que j'ai vu durant cette marche était terrible, atroce, ces corps déchiquetés. Je préfère ne pas écrire à ce sujet. J'avais très peu d'espoir de revoir tous ces gens qui m'étaient si chers. Là où

J'aurais dû apercevoir la baraque, plus rien, personne, une odeur de brûlé, de la fumée,

Les gens affolés courant, désespérés. Il y avait des morts et des blessés, pas d'aide,